

27^e DIMANCHE ORDINAIRE A 2017

Les textes de la liturgie de ce dimanche sont de saison puisqu'en cette période où s'achèvent les vendanges, on nous parle de vigne. Mais il ne s'agit évidemment pas d'un cours de viticulture. La vigne, dans le langage biblique, a toujours une dimension symbolique. Elle désigne ce qu'il y a de plus précieux parmi les cultures puisqu'elle sert à produire ce vin « qui réjouit le cœur de l'homme » (Ps 103) et qui de ce fait est la source de revenus appréciables. La vigne est donc symbole de richesse, de prospérité, de bonheur. C'est pourquoi, dans l'Ancien Testament, Israël est comparé à une vigne qui fait la joie de Dieu qui l'a plantée.

Or, nous dit Isaïe, voici que cette vigne, que son propriétaire a tant soignée, donne des raisins gâtés. Dépit, celui-ci décide de l'abandonner à son sort et de la livrer à ses prédateurs naturels, les mauvaises herbes et les bêtes des champs. L'allusion est transparente ; le prophète l'explique pourtant : « La vigne du Seigneur de l'univers, c'est la maison d'Israël. Le plant qu'il chérissait, ce sont les hommes de Juda. Il en attendait le droit, et voici l'iniquité ; il en attendait la justice, et voici les cris de détresse ». Le ps. 79 se fait l'écho du drame, mais de l'autre côté, celui des fautifs. Oui, Dieu leur était favorable et voici que tout change : ils sont abandonnés, l'angoisse les saisit. « Pourquoi as-tu percé la clôture ? » Nous ne comprenons pas, qu'avons-nous fait ? « Dieu de l'univers, reviens ! » Sans toi rien ne va plus. L'aveu se fait timide et suppliant : « Jamais plus nous n'irons loin de toi ».

Le retour à Dieu semble bien motivé par la détresse. Cela fait penser au fils cadet de la parabole qui ne décide de retourner chez son père que lorsqu'il a goûté à la misère la plus extrême. C'est moins le repentir qui le guide sur le chemin du retour que la nécessité de sortir d'une situation sans issue. On nous le montre préparant un plaidoyer destiné à attendrir un père dont il espère tout, sauf la miséricorde. Le propriétaire restera-t-il insensible au sort de sa vigne ? S'il n'écoutait que sa raison, il pourrait l'être. Mais voilà : comme le père de la parabole, il n'écoute que son cœur. Si le propriétaire a maltraité sa vigne, c'était en effet par dépit. Par dépit amoureux pourrions-nous même ajouter. La colère est d'autant plus forte qu'est plus grande la déception, et la déception d'autant plus grande qu'on espérait davantage de celui qui trahit l'espérance que l'on a mise en lui. Isaïe nous dépeint un Dieu qui se comporte comme quelqu'un qui aime avec passion et qui ressent d'autant plus cruellement l'indifférence de ceux qui lui doivent tout. Mais, nous dit S. Paul, « l'amour couvre une multitude de péchés ». Au moindre mouvement de retour des fautifs, même si leurs motifs restent mêlés, le cœur de celui qui n'a jamais cessé d'aimer se reprend à espérer. Jusqu'au moment où il sera à nouveau déçu.

Car le jeu se renouvelle. L'évangile de ce jour nous le fait sentir, et de manière dramatique. Cette fois, ce n'est pas le raisin qui déçoit, mais le personnel commis à sa garde. Variante qui n'est pas sans importance, comme nous allons le voir. Israël continue de décevoir Dieu, un Dieu qui pourtant ne se lasse pas de pardonner et d'investir toujours plus dans le pardon. Il va jusqu'à donner ce qu'il a de plus cher : son Fils. C'est la limite au-delà de laquelle Dieu ne peut plus aller. Non qu'il mette une limite arbitraire à son amour, mais parce qu'il est effectivement allé jusqu'au bout : jusqu'au don de lui-même, car le fils mis à mort hors de la vigne, c'est Jésus crucifié sous les murs de Jérusalem, hors de la Ville sainte. Lui, le plant d'élite, le cep nouveau destiné à régénérer la vieille vigne, il va être à l'origine d'une vigne nouvelle. « La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre d'angle » (Ps 117). La pierre d'angle d'un édifice nouveau qui est l'Eglise. C'est parce que Israël a accumulé le péché au point de rejeter le messie promis que la vigne sera donnée en fermage à d'autres vigneron, à un autre peuple qui, lui, saura livrer les fruits en temps voulu. L'héritage est arraché des mains d'Israël pour être transféré entre les mains de ce peuple nouveau qu'est l'Eglise. L'Eglise qui, selon le mot de Paul, est le « nouvel Israël de Dieu ».

Israël serait-il alors définitivement rejeté du plan de Dieu ? Pour répondre à cette question, laissons-nous d'abord étonner par l'évangile. Qu'est-ce que le maître de la vigne fera subir comme châtement aux vigneron meurtriers ? La mort ? Mais qui le dit, qui l'affirme ? Ce sont précisément les interlocuteurs de Jésus, ces pharisiens qui ne se sont pas reconnus dans la peinture des mauvais

vignerons. Plaisant paradoxe ! Ce sont les pharisiens eux-mêmes qui se condamnent. Jésus, lui, ne dit qu'une chose : « Le royaume de Dieu vous sera enlevé pour être donné à un peuple qui lui fera produire du fruit ». Jésus ne dit pas que Dieu « fera périr misérablement » les meurtriers. Ce sont eux qui interprètent la pensée de Dieu à partir de leur cœur mauvais. « Pardonne-leur, Seigneur, ils ne savent pas ce qu'ils font » dira Jésus sur la croix. Israël perdra donc l'héritage, la vigne commise à sa garde. Mais, dit Paul, « les dons de Dieu sont sans repentance ». Le temps de l'Eglise, c'est aussi le temps de la patience de Dieu envers Israël, Dieu qui attend le retour à la maison, cette fois-ci, du fils aîné.

Quant à nous, chrétiens issus du paganisme, quelle doit être notre attitude ? Une attitude d'abord de pur émerveillement et d'action de grâce. Nous recevons l'héritage sans l'avoir mérité, par grâce, comme les ouvriers de la onzième heure. Une attitude ensuite de pénitence : qu'en avons-nous fait ? N'avons-nous pas été, nous aussi, infidèles, ingrats, meurtriers ? C'est le moment d'examiner notre cœur et de demander pardon à Dieu dans le sacrement de la réconciliation. C'est aussi le moment de voir ce que nous avons fait de notre civilisation chrétienne par notre tiédeur : un néopaganisme hédoniste méprisé par les hypocrites d'une religion barbare qui se prétend pure. Quant au fils aîné, attendons qu'il reprenne sa place de premier appelé, dans la sainteté, la droiture et la justice, au banquet du royaume de Dieu déjà inauguré dans l'Eglise.